

**« Sartre *allegro* ». À propos de Jean-Louis Cornille, *Nauséographie de Sartre*, Paris, L'Harmattan, 2007, 188 p.**

« Une espèce de petite joie. La Négresse chante. » C'est à cette petite joie, nous requérant à la fin de *La Nausée*, que l'entreprise de Jean-Louis Cornille nous fait irrésistiblement penser. Certes l'auteur aime à insister sur la nausée de mots empruntés, et sur le sentiment en retour de *déjà-lu* chez le lecteur de Sartre ; sur cette « *Melancolia libri* » (M. Schneider, cité p. 40, n. 57), ce « sentiment que tout a été dit » (p. 40, n. 57) que Sartre aurait cherché à conjurer dans toute son œuvre en se récrivant inlassablement, blanchissant (p. 130, p. 145) à tour de main des « raptus » et des « larcins » (p. 92) littéraires trop négligemment déguisés dans le premier roman de Sartre. Assumons-le allègrement (y aurait-il un chant de l'allégresse ?) : cette « littérature du renvoi » (p. 10) nous convient et la lecture que J.-L. Cornille fait de l'œuvre littéraire de Sartre, des nouvelles du *Mur* jusqu'aux *Mots*, en virtuose de l'histoire de la littérature française contemporaine, est grosse de relèves à venir. Le livre se termine d'ailleurs dans une sorte d'affolement généralisé, sur un dernier « reflux » (p. 187, n. 241) jubilatoire, rejoignant à demi-mots ce que Jean-François Louette a naguère désigné comme la *libricité* de Sartre. Car J.-F. Cornille sait qu'il n'est pas le premier grand lecteur de Sartre : Geneviève Idt, Jacques Lecarme et Jean-François Louette, mais aussi Jean Bellemin-Noël qui n'est pas cité dans le livre, ont mis en évidence la richesse intertextuelle de l'œuvre sartrienne, la richesse d'une écriture saturée, pleine d'allusions et de sous-entendus. Les dernières pages de *Nauséographie de Sartre* en conviennent, alors même qu'il y a encore à faire. Il faudrait revenir sur l'exergue célinienne de *La Nausée*, qui traverse la fin des *Mots* (« Je fus d'Église », « Tout un homme, fait de tous les hommes... »). Il faudrait s'interroger plus avant sur l'ouverture de la deuxième partie des *Mots*, qui propose « un nouvel incipit » (« Charles Schweitzer ne s'était jamais pris pour un écrivain... »). Il faudrait explorer davantage la dédicace du même livre (« À madame Z »), dont au-delà de la référence biographique connue, au-delà de l'hommage à Leiris (« À Zette »), etc., J.-L. Cornille relève la figure palindromique centrale. (p. 187-188) Il faudrait trouver d'autres anagrammes, comme celui qu'il révèle dans l'incipit de « Dépaysement » : « Il se répétait : "Je suis à Naples". » pour mieux nous dire : « Décidément je ne suis pas là. » (cf. p. 62), dans un geste de déconstruction de la figure du touriste (intellectuel), qui transit d'emblée la situation d'une *négativité* discrète, presque insensible, mais à ce titre insaisissable et inexpurgeable<sup>1</sup>.

Ainsi Sartre n'aurait-il écrit qu'un livre, *La Nausée*, et encore l'aurait-il pour l'essentiel trouvé ailleurs, chez d'autres. Par perversion enfantine (Poulou plagiaire ravissant), par stratégie surtout de celui qui veut prendre pied à la NRF en adressant des signes de « reconnaissance subliminale » (p. 93, 119) aux lecteurs de la revue. Il y a certainement de cela, dans la façon dont Sartre récrit Gide ou Malraux dans ses nouvelles de jeunesse. Mais le mérite de J.-L. Cornille n'est pas dans cette suspicion sociologisante. De toute façon, il nous étonnerait qu'on puisse tester en laboratoire l'efficacité subliminale de la réécriture de Malraux

---

<sup>1</sup> Les premiers mots de la préface de Sartre aux *Maos en France* de Michèle Manceaux : « Je ne suis pas mao » (*Situations*, X, p. 38), donne un autre exemple frappant, presque pur, de cette négativité anagrammatique. Par cette formule brève, Sartre prend certes certaines distances avec ses amis mao. Mais il est difficile, lorsqu'on répète cette formule d'ouverture, à laquelle Sartre prit certainement grand soin, de ne pas entendre « Je ne suis pas moi [moa] », rappelant sa théorie phénoménologique de la transcendance de l'*Ego* (la conscience sartrienne est un « champ impersonnel sans sujet » ; la conscience est non-coïncidence avec soi) : je suis l'auteur du livre qui affirme que la conscience n'est pas un *Ego* transcendantal hors d'atteinte. Et, en même temps, mettant en question la position de l'intellectuel qu'il était alors : je suis certes l'auteur de *La Transcendance de l'Ego*, mais c'est précisément cela qu'il me faut mettre à l'épreuve d'une mise en cause radicale de la position de l'intellectuel et de l'hypothèque qu'il lève sur le langage et ses usages – c'est ici la question des médiations qu'il faudrait poser.

par Sartre dans la nouvelle « Le Mur » – ce serait véritablement prétendre « vendre un chat dans un sac ». Il revient à J.-L. Cornille d'avoir pris au sérieux un lieu commun des études sartriennes, selon lequel Sartre cite abondamment, et d'avoir décidé d'en faire l'objet de sa préoccupation afin de dégager la « logique » (p. 30) de ces emprunts, en distinguant les citations superficielles, peut-être chargées d'en cacher d'autres, et les citations « plus ciblées, plus structurées » (p. 17) qu'il renvoie souvent à la « bibliothèque du grand-père », où trônent Flaubert et celui dont Sartre se fait d'une façon le (frère) concurrent, Maupassant. Ainsi, par exemple, Bouville (Le Havre) est-elle à la fois cette « ville au bout de la nuit » (p. 22), qui donne au texte un « vernis » moderne et célinien à *La Nausée*, et « Bouvard-ville » (p. 45), où Maupassant avait déjà situé son roman *Pierre et Jean*. À la suite, J.-L. Cornille propose de passionnantes circulations entre *La Nausée* d'une part, *Le Horla* et *La petite Roque* de Maupassant d'autre part.<sup>2</sup> Il n'est donc pas étonnant qu'entre d'autres allusions intertextuelles ce soit Flaubert qui poigne dans l'*incipit* des *Mots* : « Charles ... un médecin de campagne épousa la fille d'un riche propriétaire périgourdin et s'installa dans la triste grand-rue de Thiviers, en face du pharmacien » (cf. p. 43). À cette préoccupation littéraire, intertextuelle et autotextuelle (le fameux « blanchiment ») il faut accorder un bénéfice subsidiaire de la plus extrême importance. Après que J. Lecarme a parlé des *Mots* comme d'un cas-limite de l'autobiographie, il n'est pas sans effet de présenter le chef-d'œuvre de Sartre, non comme une œuvre « autobiographique et intertextuelle », mais au contraire « romanesque et autotextuelle » (p. 155, n. 208), de considérer pour le dire simplement que le projet de Sartre dans *Les Mots* est, non de se raconter, mais de récrire *La Nausée*. L'effet est d'éloigner des lectures trop volontiers biographiques que les sartriens partagent souvent avec les adversaires de Sartre (Jean-Louis Cornille étant à cet égard un non-sartrien conséquent). J.-L. Cornille montre à plusieurs reprises, de façon tout à fait convaincante, une stratégie biographique, un « prétexte biographique » de Sartre, l'amenant à renvoyer à quelques anecdotes personnelles ce qui relève en fait d'un jeu intertextuel. Ainsi de ce « Belge » (Cornille et moi avec lui) qui passe de Malraux à Sartre (p. 85) ; ainsi aussi de ce jeune Berliac rencontré dans « La Chambre », et d'abord par Sartre en 1924 si on en croit *Qu'est-ce que la littérature ?*, mais que notre auteur fait « rentrer au bercail » gidien (p. 108-109, n. 153).

Il serait trop long et décevant d'envisager chacun des tours et détours « empruntés » par J.-L. Cornille. L'exemple de Berliac/Bercail nous donne une occasion d'illustrer la fécondité de cette lecture vive, profonde et pourtant impatiente, qui se contente finalement, et un peu tristement, de quelque « réflexion théorique » (p. 179), de nature « philosophique » (p. 178), sur les rapports entre vivre et raconter. C'est d'une théorie de la lecture sartrienne (*Pourquoi et comment Sartre lit-il les mots des autres ? et pourquoi et comment lire les mots de Sartre ?*) qu'il est question dans ce livre, ouvrant un champ de recherches dont, par d'autres voies, Marielle Macé (notamment dans *Façons de lire, manières d'être*, 2011) a également fait sentir l'impérieuse nécessité. Ce sont les lectures de J.-L. Cornille qui rendent son livre indispensable. Lucien et Berliac, qui se rencontrent dans « L'enfance d'un chef » pour reformer le personnage de Lucien Bercail des *Faux-Monnayeurs*, ce n'est pas qu'un jeu d'érudition. C'est chercher à comprendre la façon dont Sartre a exploré les possibilités de la littérature – et la possibilité d'en sortir. C'est, par exemple, retrouver, derrière, avec et même dans Gide, cette figure éminente à (re)copier, les figures d'Alfred Jarry, qui met en scène un certain « Lucien » dans *L'Amour en visites* (p. 107), et du père Ubu [il y a bien une « Madame Dubus » dans « L'enfance d'un chef » (cf. p. 106)]. Il n'y aurait donc qu'un pas des jeux de

---

<sup>2</sup> Mais peut-être ces « retards de Sartre » (B. Denis) ne sont-ils pas seulement une « régression », comme l'affirme J.-L. Cornille (p. 135). On sait combien cette figure temporelle est complexe chez Sartre, l'*hystérésis* irriguant, dans le prolongement de *Questions de méthode*, les trois chantiers, philosophico-politique, « autobiographique » et biographique du dernier Sartre.

potache aux satires de Lucien de Samosate. On se souvient de ce que Simone de Beauvoir dit de l'étudiant Sartre dans *La Force de l'âge* : « il ne méprisait ni les calembours ni les à-peu-près ; il s'amusait à des assonances, à des allitérations ; c'était une manière de s'essayer aux mots, de les explorer et en même temps de leur ôter leur poids quotidien. » (cité p. 104-105) Mais c'est encore de littérature qu'il serait question dans la nouvelle, qui raconterait la « formation d'un auteur » (p. 101), puisque, au hasard de ses propres lectures, on peut retrouver *Le Sang noir* de Louis Guilloux, qui entre autres choses notables cite dès les premières pages le père Ubu et se clôt sur une dernière mention de Lucien, l'ancien élève de Cripure et témoin de son duel. Le bateau de Lucien est parti depuis une heure, le train qui va emmener Roquentin ne tardera pas. *Il reste une sorte de petite joie...*, qui convient aussi, notons-le pour finir, à la lecture de l'œuvre philosophique de Sartre.

**Grégory Cormann**  
(Université de Liège)